

Comptes rendus bibliographiques

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **13 (1938-1939)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

EDMOND GILLIARD. *La Dramatique du moi. Deuxième cahier. De la roue à la rose*, Lausanne, Editions des Trois Collines, 1938, 59 p.

On s'étonne, en certains milieux, de l'intérêt fidèle que les Etudes de Lettres témoignent, chaque fois qu'elles le peuvent, à M. Edmond Gilliard. On ne comprend pas qu'elles puissent marquer pareil attachement à un homme qui, dit-on, a quitté le pays en claquant la porte, en secouant la poussière de ses talons, et qui de plus ne cache pas son mépris de l'ordre établi et son espoir en un ordre meilleur. Le deuxième cahier de *La Dramatique du moi* nous offre l'occasion de préciser la position de son auteur. Saisissons-la.

Rien n'est plus faux que l'idée qu'Edmond Gilliard a renié son pays. Il l'a quitté, il y a trois ans, poussé par une sorte d'instinct. Ce qu'était cet instinct, quelles en étaient les raisons profondes, il l'a compris après qu'il se fut installé dans la retraite qu'il avait choisie. Il s'en est expliqué tout au long dans le premier cahier de cette série, *De Dieulefit en France*. Ceux qui l'accusent d'être parti pour ne plus avoir affaire à nous n'ont sans doute pas lu son message. Il y revient aujourd'hui. Engageons ses détracteurs à le lire avant de le juger.

Il est vrai qu'Edmond Gilliard ne facilite pas les choses à son lecteur. Il ne le ménage pas. Il exige de lui un effort exceptionnel de concentration. Pour le comprendre et le goûter, il faut une imagination prête à répondre à la moindre sollicitation, l'« état de grâce » où doit pouvoir se mettre sans peine l'amateur de poésie. Il faut aussi ne pas se laisser rebuter par d'occasionnelles obscurités : la plupart s'éclaircissent lorsqu'on y revient. Il faut enfin passer par-dessus une certaine propension au jeu de mots, et, disons-le franchement, un abus des images empruntées à l'acte sexuel, aux phénomènes de la naissance. Je sais que ces jeux de mots sont souvent étrangement significatifs ; mais ils me semblent parfois sans portée. Je sais que les images dont je parle ont une valeur symbolique essentielle à la pensée de l'auteur ; aussi n'est-ce que l'abus qu'il me paraît en faire que je réproouve.

Or donc, ces cahiers mettent en vive lumière les raisons tout instinctives à l'origine qui ont poussé Edmond Gilliard à aller vivre sur les bords du Rhône provençal. Les circonstances ont longtemps fait de lui un professeur de l'enseignement secondaire. Tout professeur le sait bien : il lui est interdit d'être ce que seul l'artiste qui se donne entièrement à son art peut être : exclusivement lui-même. La plupart acceptent qu'un personnage de façade, de convention recouvre leur être véritable. D'où le manque de naturel, la pose, qu'on reproche non sans raison à tant de maîtres. Gilliard a toujours été de ceux qui ne s'accommodent pas du masque professionnel. Il a senti que, s'il restait parmi

nous, il serait toujours le professeur, qu'il lui serait impossible de revendiquer sa pleine liberté, de conquérir son autonomie absolue. Il a donc mis pour un temps entre nous et lui la barrière du Jura. Mais il n'a pas quitté la vallée où nous vivons. En suivant le Rhône, nous pouvons l'aller voir. Et pour revenir il remonte le fleuve. En s'en allant, dirait-on, il a voulu rester relié à nous. Et là-bas, à Dieulefit en France, il a compris que son premier devoir, vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de son pays, était de se défaire, de se dépouiller de tout ce qu'il devait au métier si longtemps exercé, pour se retrouver tel que la Nature l'avait fait, et cesser définitivement d'être ce que les circonstances, la fonction l'avaient fait. Dur et douloureux dépouillement. Mais dépouillement que connaît, calvaire que doit gravir, à son heure, tout artiste résolu à être une voix authentique du réel. Il est singulier, certes, que Gilliard y arrive à un âge où beaucoup achèvent leur carrière. Et le spectacle n'est pas sans pathétique. Voici un homme, chargé de toute l'expérience d'une vie, et qui, dans la solitude, consacre toutes ses forces vives à la recherche de ce qui lui est essentiel. Mais, Dieu merci, il n'est pas le premier, et il ne sera pas le dernier des hommes qui, s'étant longtemps dépensés pour les autres, se retirent de la mêlée, non pas en égoïstes jouisseurs ou en retraités satisfaits, mais en pèlerins de leur vérité, prêts à affronter les périls d'une route dont ils ignorent où elles les conduira.

Sur cette route, Gilliard n'est pas encore allé bien loin. Nous sentons qu'il y cheminera avec ardeur jusqu'à la mort. Mais déjà, au long du chemin parcouru, il a fait plus d'une découverte sur lui-même. Ce sont ces découvertes qu'il nous livre dans ces cahiers. La première peut-être a été l'intelligence de ses rapports avec cette terre, qui fait qu'il est des nôtres, que nous pouvons parler de lui comme d'un écrivain de chez nous, comme d'une voix de ce terroir. Il sait maintenant qu'il le sera d'autant plus sûrement qu'il sera plus rigoureusement lui-même et rien que lui-même. En se dévêtant de tout acquis, de tout ce qui n'était qu'assumé pour les besoins du métier, du rôle à jouer dans la société, en se retrouvant dans sa nudité première, c'est un homme réduit à lui-même qu'il manifestera, mais non un homme quelconque : un fils de ce pays, de ce sol, en vertu de son origine, de sa naissance. Et cette origine, bien loin de la répudier, ou même de la regretter, il l'accepte pleinement. Non qu'il soit parvenu à cette acceptation sans lutte, sans révolte. Mais ce n'est que lorsqu'il l'eut acceptée, prise à lui, qu'il s'est enfin senti parvenu à la pleine possession de soi. C'est là le sens des magnifiques pages finales de ce deuxième cahier.

Non seulement Gilliard presse sa terre sur son cœur comme on serre sa mère dans ses bras, il lui rend de superbes hommages. Mais il distingue toujours le pays de ceux qui prétendent avoir seuls le droit de le représenter, de ceux qui y incarnent un certain « ordre établi », un certain régime politique, social, religieux : *Je n'avais pas besoin d'un pays qui me fît une place, j'avais besoin d'une terre où je pusse planter un homme ; non d'un milieu où je fusse connu, mais d'un lieu*

où je pusse me connaître ; non d'un régime qui m'offrit des chances de considération publique, mais d'une nature qui m'assurât une autorité. Et même à ceux qui s'écartent de lui, parce qu'ils sentent en lui l'adversaire, l'inadapté, il sait rendre justice : *J'avoue donc et je revendique ce pays comme mien, et seul possible mien, — dans le moment même où je me déclare libre de toutes ses conventions, et où j'accepte entièrement le refus de sa complaisance. Ce qu'il fallait que je comprisse, pour que toute justice fût rendue, c'est que je l'ai choisi tel, et que tel je l'ai voulu mien. Il m'a offert l'opportunité du contradictoire, il m'a révélé l'énergique utilité du contre-sens ; il m'a redressé par la déception. Il m'a contraint au difficile. L'écaurement de ses satisfactions m'a fait apprécier l'amertume de ses dédains...* Et cette autre page, qu'il faudrait pouvoir citer tout entière, d'une si sereine et si émouvante clairvoyance : *Je ne reproche à mon pays aucune offense. Il ne fut jamais injuste envers moi, puisqu'il m'était nécessaire. Il m'a aidé à ne rien devoir qu'à mon sort. C'est moi qui me suis servi de lui, qui ai tiré de lui de quoi nourrir mon tourment, de quoi entretenir mon efficace mécontentement...*

Ce qu'on nomme l'ordre établi n'est pour Gilliard, comme pour tant d'autres, qu'un désordre auquel on est si bien fait qu'on ne le sent plus comme tel. Innombrables sont les hommes d'aujourd'hui qui, comme lui, ont le sentiment aigu que l'ordre régnant, politique et social, n'est que désordre consacré. Les uns cherchent l'ordre dans la suppression, au bénéfice de l'Etat, de la personne, source à leurs yeux de toutes les anarchies. La voie qu'ils suivent n'est pas notre voie, à nous Suisses romands. L'individu, nous en sommes persuadés, n'est source d'anarchie que pour autant qu'il se laisse ballotter par tous les appels du dehors. Si, fidèle à son devoir d'homme, il descend en lui-même, prend conscience de la personne exigeante qu'il y trouve, il découvrira la source même de tout ordre véritable, de l'ordre fondé sur le besoin de justice, et donc de liberté pour soi-même et les autres, sur le respect de soi-même et d'autrui. C'est là ce que, dans ses pages intitulées *Ordre*, Gilliard met en formules lapidaires : *Dès qu'on soutient un régime, on trahit la cause de l'ordre... Le fondement de l'ordre social, c'est la propriété du moi... L'ordre universel n'est rien s'il n'est le rayonnement de la foi de chacun en soi-même... Etre soi, c'est faire de l'ordre.*

Mais ce deuxième cahier de *La Dramatique du moi* est riche de bien d'autres choses encore. Il contient deux hymnes adressés l'un à *Paris*, l'autre à la *Solitude*, et je ne crois pas — je le dis en toute conviction — qu'aucun Suisse romand ait jamais atteint de tels sommets de poésie. Vous y trouverez dans les pages du début maintes de ces phrases dont Gilliard a le secret et qui évoquent, suggèrent, rendent presque saisissable le pouvoir magique des mots mystérieusement chargés de « poésie », créateurs du monde intérieur des images. Vous y trouverez, sur l'identité de l'instant présent et de l'éternité, un morceau, *Temps*, qui procède non des réflexions d'un métaphysicien, mais des brusques réalisations, des illuminations intérieures d'un poète.

D'un poète... c'est à ce mot qu'on en revient toujours en parlant de Gilliard. Il en est qui voient en lui un critique. Mais sa critique, qui se saisit des objets

en les recréant à sa manière, dont l'intuition fulgurante est la démarche naturelle, est toute d'un poète. Nous ne lui demanderons pas ce que nous demandons au philosophe, au moraliste. Mais nous lui demanderons de continuer à nous donner de la « matière humaine », comme disent les Anglais, tirée de son être même avec cette impitoyable sincérité dont il a donné tant d'exemples, et chargée par la puissance de son verbe de toute la beauté dont elle est capable.

G. BONNARD.